

VIRGINIE GIROD

AGRIPPINE

SEXE, CRIMES ET POUVOIR
DANS LA ROME IMPÉRIALE



Tallandier

AGRIPPINE

DU MÊME AUTEUR

Les Femmes et le sexe dans la Rome antique, Paris, Talandier,
2013.

VIRGINIE GIROD

AGRIPPINE

Sexe, crimes et pouvoir dans la Rome impériale

TALLANDIER

Cet ouvrage est publié sous la direction de Denis Maraval

© Éditions Tallandier, 2015
2, rue Rotrou – 75006 Paris
www.tallandier.com

SOMMAIRE

Avant-propos.....	11
Chapitre premier – L’HÉRITAGE D’AUGUSTE.....	15
Sur les cendres de la République naquit un empire, 15. – La <i>Domus Augusta</i> : des vipères et des héritiers, 20.	
Chapitre II – CHERS PARENTS.....	27
Portraits de famille, 27. – Tibère au pouvoir, 33. – Le voyage en Orient, 41.	
Chapitre III – UNE ADOLESCENTE DISCRÈTE	51
Les affres du Palatin, 51. – Survivre à la tourmente, 62.	
Chapitre IV – RIVALITÉS FRATERNELLES	73
Premiers rêves de pouvoir, 73. – Les dérives de Caligula, 82. – Premier complot, 86.	
Chapitre V – MESSALINE, UNE DANGEREUSE RIVALE.....	99
Retour en grâce, 99. – Messaline, putain ou stratège ?, 104.	
Chapitre VI – LA CONQUÊTE DE L’EMPIRE.....	121
L’odeur de la pourpre, 121. – Une reine en son palais, 134. – Le goût du sang, 145.	

AGRIPPINE

Chapitre VII – LA MEILLEURE DES MÈRES.....	157
Le « principat » d’Agrippine, 157. – Femme au foyer, 169.	
Chapitre VIII – COMME ICARE.....	183
Une mère rejetée, 183. – Agrippine, une héroïne tragique, 190. – Après le crime, 195.	
Chapitre IX – LA LÉGENDE D’AGRIPPINE.....	207
Agrippine et le procès de l’Histoire, 207. – Agrippine dans la fiction, 214.	
Conclusion : FAUT-IL RÉHABILITER AGRIPPINE LA JEUNE ? ..	229
Notes.....	235
Généalogies	267
Chronologie.....	273
Les dernières heures d’Agrippine.....	277
Bibliographie sélective.....	281
Remerciements	293
Index des noms de personnes.....	295

À Vincent,
Ubi tu Gaius, ego Gaia.

AVANT-PROPOS

« La femme règne et ne gouverne pas. »

Delphine DE GIRARDIN,
Lettres parisiennes, 12 mars 1840.

« Personne ne pourrait décrire une si grande variété de forfaits, les espoirs coupables et les manœuvres enjôleuses de cette femme à qui tous les crimes ont servi de degrés pour parvenir au trône¹. » Voilà comment les Romains se représentaient Agrippine la Jeune depuis la fin du I^{er} siècle de notre ère, de la rumeur populaire jusque sur les scènes de leurs théâtres. Car c'est bien l'image d'une femme froide, calculatrice, manipulatrice, sensuelle et sans scrupule que nous donne à contempler la tragédie *Octavie* du Pseudo-Sénèque, probablement écrite sous les Flaviens². Bien que coupable de maintes fautes, Agrippine était aussi une victime, une mère assassinée sur l'ordre de son propre fils, le tyran Néron, fin scélérate que la plus terrible des femmes ne mériterait pas. C'est cette image ambivalente d'Agrippine qui a traversé les siècles.

Mais Agrippine la Jeune était également une arrière-petite-fille, une petite-fille, une sœur, une nièce, une épouse et une mère d'empereurs. La femme la plus puissante de son siècle, la plus noble et, peut-être même, la plus admirable. Il fallait être remarquablement intelligente et avoir

une bonne dose de sang-froid pour survivre au sein de sa propre famille où relégations et meurtres étaient des preuves d'affection courantes. Il fallait être féministe avant la lettre pour espérer gouverner Rome presque à l'égal des hommes. Il fallait être une femme au tempérament exceptionnel.

Il serait vain d'essayer de juger les actes d'Agrippine. Retracer l'histoire de sa vie est déjà un travail complexe, semé d'embûches, où démêler le vrai du faux relève parfois de la gageure. Nous disposons pour cela des sources littéraires, tous les écrits antiques parvenus jusqu'à nous par recopiage et sélection à travers les siècles. Or, ces écrits sont très majoritairement antinéroniens. Dès sa mort, Néron est devenu aux yeux des Romains la figure d'un tyran cruel et dégénéré. Pour les chrétiens, il est le premier persécuteur, l'assassin des apôtres Pierre et Paul³. Dans ce contexte, on comprend aisément que la littérature pronéronienne ait disparu. Et Agrippine la Jeune avait le tort d'être la mère d'un monstre, l'artisan de son accession à la pourpre et, pis encore, une femme éprise de pouvoir. Cela fait beaucoup de défauts pour une seule femme qui ne trouva que peu d'alliés pour la défendre au tribunal de l'Histoire. Ainsi, Tacite, Suétone et Dion Cassius, les historiens antiques les plus prolixes sur le règne de Néron, eurent à cœur de pointer le climat de débauche et de corruption d'une époque qu'ils jugeaient avec sévérité. Cependant, l'historien juif Flavius Josèphe mettait déjà en garde les curieux à la fin du 1^{er} siècle après J.-C. Selon lui, personne n'aurait vraiment raconté la vérité sur le règne de Néron pour différentes raisons ; quant à lui, il ne raconta que les affaires en lien avec la Judée⁴. Par ailleurs, nous savons qu'Agrippine écrivit ses Mémoires, vus et même parfois cités par Tacite et Suétone. Hélas, ils ont disparu nous privant à la fois de

l'image que l'impératrice avait d'elle-même – ou voulait donner d'elle – et d'un précieux témoignage historique féminin, car celles dont les écrits ont traversé le temps ne sont pas légion.

Les sources littéraires étant à manier avec précaution, les trouvailles archéologiques se révèlent être un précieux recours pour retracer l'histoire de l'impératrice. L'épigraphie, les objets d'art et les monnaies sont autant de témoignages à caractère généralement politique qui permettent de saisir l'idéologie diffusée par la dynastie Julio-Claudienne et de comprendre le rôle et la position que les femmes y avaient. Enfin, la recherche historique récente a fourni de nombreux ouvrages et articles qui permettent d'avancer dans la compréhension et l'étude des Julio-Claudiens, notamment de Néron, trop longtemps réduit à sa dimension de créature malfaisante.

Le croisement de toutes ces données nous amènera à reconstituer au mieux l'histoire d'Agrippine la Jeune en regardant avec un peu plus de recul l'héroïne de tragédie qu'elle fut jusque dans les vers de Racine pour mieux comprendre le parcours de la femme, de la petite fille née sur les rives du Rhin à la maîtresse d'un empire. Toutefois, étudier Agrippine isolément n'aurait aucun sens. Elle était le fruit amer de sa lignée. Née peu après la mort d'Auguste, elle fut contemporaine de tous les autres empereurs de la dynastie Julio-Claudienne. Pour comprendre son ascension, mais aussi sa légitimité politique, il convient de la replacer dans son contexte familial depuis la fondation de la *Domus Augusta*, depuis qu'Octave, le neveu de Jules César, parvint à se rendre maître de Rome. Fin stratège, il fit de sa maison même un vaste échiquier politique destiné à pérenniser son héritage mais nombreux furent les pions qui se rebellèrent. Agrippine a grandi dans cette ambiance empoisonnée, au

AGRIPPINE

cœur du Palatin, formée aux intrigues de cour, et nourrie au miel du pouvoir. Comme elle a dû l'écrire dans ses Mémoires, l'histoire d'Agrippine est avant tout celle de sa famille.

Chapitre premier

L'HÉRITAGE D'AUGUSTE

SUR LES CENDRES DE LA RÉPUBLIQUE NAQUIT UN EMPIRE

Un arrière-grand-père maître du monde

Agrippine la Jeune est née dans un monde que son arrière-grand-père maternel, Auguste, avait transformé en profondeur. Ce monde, cet empire, elle l'a très vite perçu comme son héritage. Dès l'enfance, elle a pris conscience de la supériorité de sa famille et de sa propre noblesse, considérant cela comme quelque chose de naturel. Même si Agrippine n'a pas connu ce bisaïeul charismatique, Auguste a fait partie de sa vie. Il était une référence politique, le créateur d'un pouvoir et d'une charge qu'elle se sentait prête à assumer à son tour en l'offrant à son fils, Néron.

Le 16 janvier 27 avant J.-C., le neveu et fils adoptif de Jules César recevait le titre d'Auguste de la part du sénat qui le reconnaissait comme son chef. Ce surnom, nouveau et sans connotation, faisait de lui un roi qui en refusait le titre mais en exerçait pourtant la fonction¹. Auguste était le grand vainqueur des guerres civiles, le pacificateur qui ramenait la concorde sur la Ville éternelle. Les luttes de Pompée et de Jules César semblaient lointaines. Marc Antoine, le renégat

qui avait trahi les valeurs de Rome pour les beaux yeux de la reine d'Égypte, Cléopâtre, était mort. Plus personne ne pouvait contester sérieusement le pouvoir de l'aïeul d'Agrippine.

Auguste était un homme intelligent. Il savait que pour que la paix demeure et que le pouvoir reste entre les mains de ses héritiers il fallait entretenir de bons rapports avec la vieille aristocratie et le sénat. Il créa ainsi une fiction de république² qui se caractérisait par une dyarchie de façade qui resterait longtemps le modèle du régime politique idéal. Il devait également faire admettre en douceur le principe héréditaire³ de son nouveau régime, le principat, et instaurer une liste de successeurs qui pérenniseraient sur plusieurs décennies l'hégémonie de sa maison sur Rome. Cette maison, la *Domus Augusta*, allait devenir, pour Auguste et ses descendants, un vivier d'héritiers potentiels. Elle était formée des proches d'Auguste au sens large, c'est-à-dire de sa famille dont les membres dépendaient de l'autorité directe de l'empereur et des familles satellites rattachées à elle par les liens du sang ou par le jeu des alliances matrimoniales. La *Domus Augusta*, matrice de la dynastie, allait devenir un lieu dangereux et hostile où se déroulaient, en coulisse, des luttes impitoyables pour le pouvoir.

Auguste était un homme ambitieux, et, contre toute attente, son « gène de l'ambition » allait se révéler particulièrement actif chez ses descendantes qui pouvaient se prévaloir de son exemple mais également de celui de Livie, son épouse, qui avait un goût du pouvoir aussi immodéré que lui.

Une arrière-grand-mère impératrice

Agrippine la Jeune n'a probablement pas été très proche de son arrière-grand-mère paternelle Livie. Cette femme

froide et obstinée voyait la mère d'Agrippine, Agrippine l'Ancienne, la petite-fille d'Auguste, comme une rivale à son pouvoir. Si elle ne l'a pas aimée, Agrippine la Jeune a au moins dû admirer son arrière-grand-mère qui a mené une douce révolution féminine au sein de la maison impériale. Patiente, sournoise et déterminée, Livie, la première femme à porter le titre d'Augusta, a fini par s'imposer comme la *mater familias* de l'Empire, un pendant féminin à l'empereur, même si elle n'en a jamais porté le titre du vivant d'Auguste. L'ascension de Livie vers le pouvoir est spectaculaire. Son père était mort lors de la bataille de Philippi, sous les ordres des assassins de César, Cassius et Brutus. Le premier époux de Livie, Tibérius Néro, était lui aussi un opposant aux césariens. Au début du second triumvirat, le couple avait dû fuir Rome, victime des proscriptions, emportant avec lui leur bébé âgé de quelques mois, le futur empereur Tibère. En 39 avant notre ère, le pacte de Brindes permettait au couple de rentrer à Rome en toute sécurité⁴. Le futur Auguste rencontra alors la jeune Livie, déjà épouse et mère, mais il en serait tombé amoureux et voulut l'épouser. Il répudia son épouse Scribonia au lendemain de la naissance de leur fille, Julie, et contraignit Tibérius Néro à lui céder sa femme alors enceinte de leur deuxième enfant⁵.

Les modalités de la rencontre et du mariage d'Auguste et de Livie ne sont pas sans rappeler le rapt des Sabines et l'union de Romulus avec la seule femme mariée qui avait été enlevée par erreur avec les vierges⁶. Ce mariage n'était en effet pas dénué d'aspects politiques⁷. En volant l'épouse d'un ancien ennemi de César, le futur Auguste se comportait symboliquement en nouveau Romulus et scellait par cette alliance la réconciliation des deux camps. La jeune Livie était propulsée au sommet de l'État. Jamais elle ne quitterait les cimes du pouvoir. Petit à petit, elle prit une place de plus

en plus importante sur la scène politique sans jamais franchir ostensiblement les limites que lui imposait son sexe. Sans le vouloir, Livie allait devenir pour les femmes de la *Domus Augusta* une sorte de modèle d'impératrice, plus jalouée qu'admiraée, qui savait que la conquête durable de la place de première dame, comme on dirait aujourd'hui, passait par l'installation de son fils sur le trône.

Le souvenir de Marc Antoine

Marc Antoine est mort 45 ans avant la naissance d'Agrippine la Jeune. Pourtant, il lui a laissé un héritage idéologique car il était, au même titre qu'Auguste, son arrière-grand-père. En se mariant avec Cléopâtre, Marc Antoine avait accepté l'idée que les femmes pouvaient gouverner. Cette vision très orientale du pouvoir n'était évidemment pas admise à Rome mais elle dut faire son chemin dans l'esprit d'Agrippine. Les idées politiques teintées d'orientalisme de Marc Antoine avaient continué à se propager parmi ses descendants, notamment par le biais de la maison d'Octavie. Cette dernière était la sœur d'Auguste, une femme discrète et soumise aux intérêts familiaux, l'archétype de la bonne Romaine selon le *mos maiorum* (la coutume des Anciens). Octavie avait été contrainte d'épouser Marc Antoine lors du second triumvirat. Cette alliance politique, de laquelle étaient nées deux filles, n'avait guère duré et Antoine avait répudié la jeune Romaine pour épouser Cléopâtre. Malgré cette humiliation, Auguste avait contraint sa sœur à élever les enfants de Marc Antoine après sa mort dans le but de les rendre loyaux envers l'empereur. Octavie était devenue une nounou impériale. Sa maison ressemblait à une pension de luxe pour enfants de diplomates. En plus de ses cinq enfants, elle veillait à l'éducation de Iullus Antonius,

le second fils d'Antoine et de Fulvie, ainsi que des jumeaux d'Antoine et de Cléopâtre, Alexandre Hélios et Cléopâtre Séléné et leur jeune frère, Ptolémée Philadelphé⁸. Octavie recevait également de jeunes princes étrangers de passage qui venaient se romaniser. Sa maison était une véritable nurserie grouillant d'enjeux politiques.

Antonia la Jeune, la grand-mère paternelle d'Agrippine la Jeune, la seconde fille de Marc Antoine et d'Octavie, grandit dans la maison de sa mère où le souvenir de son père était perpétué par ses demi-frères et sa demi-sœur. Née à Rome le 31 janvier 36 avant J.-C., elle n'avait quasiment pas connu son père qui mourut en Égypte alors qu'elle n'avait que 6 ans. Marc Antoine avait conservé aux yeux de ses enfants une aura mythique. Ainsi, c'est sans doute Antonia qui a transmis à ses petits-enfants le souvenir de Marc Antoine que Caligula allait ériger en modèle.

Le souvenir de Marc Antoine et de l'Orient conjugués à une parfaite éducation romaine firent de la grand-mère d'Agrippine la Jeune un modèle de matrone romaine prédisposée à jouer les diplomates auprès des princes orientaux. Antonia donna sans doute à sa petite-fille l'image d'une femme classique en apparence mais sachant s'ingérer discrètement dans les affaires politiques au profit de l'État et de la famille impériale⁹. De son mariage avec Drusus I^{er}, le fils cadet de Livie, elle eut trois enfants qui atteignirent l'âge adulte : Germanicus, le père d'Agrippine, Claude, le futur empereur, et Livilla. La mort de Drusus I^{er} en 9 avant notre ère l'affecta beaucoup. Elle refusa de se remarier¹⁰. Ainsi, elle restait une *uniuira*, c'est-à-dire une femme qui n'avait connu qu'un seul homme, un véritable idéal matronal dans l'esprit des Romains, bien que cela fût relativement rare.

LA *DOMVS AVGVSTA* : DES VIPÈRES ET DES HÉRITIERS*La stratégie dynastique d'Auguste*

Dès son arrivée au pouvoir, Auguste a eu la volonté de fonder une dynastie. Il devait se confronter à deux difficultés : faire accepter l'hérédité du principat et avoir un héritier. Étonnamment, trouver un héritier fut la tâche la plus difficile à laquelle il fut confronté. Il n'avait qu'une seule fille et sa maison manquait de mâles. Cette configuration, exceptionnelle pour une dynastie naissante, l'a obligé à instrumentaliser les femmes de son entourage pour parvenir à ses fins¹¹. Il décidait des mariages, des divorces et des adoptions pour tous les membres de la *Domus Augusta* sans se soucier le moins du monde des affinités de chacun¹².

Celle qui se retrouva au cœur de la politique dynastique d'Auguste fut sa fille unique Julie. Elle fut d'abord mariée à son cousin Marcellus. Ce dernier, en devenant le gendre d'Auguste, devenait l'héritier principal, mais le jeune homme mourut prématurément¹³. Julie fut ensuite mariée à Agrippa, le vieil ami d'Auguste et le stratège de la bataille d'Actium, qui lui fit rapidement deux fils, Caius et Lucius Césars. Auguste les adopta alors qu'ils étaient encore enfants pour en faire ses fils et ses héritiers légitimes¹⁴. Mais les deux garçons moururent dans la fleur de l'âge en 2 et en 4 après J.-C. À 67 ans, Auguste n'avait plus d'héritier.

Après la mort d'Agrippa en 12 avant J.-C., Auguste, poussé par Livie, avait obligé Julie à se remarier une troisième fois avec Tibère¹⁵. En tant que gendre de l'empereur, celui-ci était désormais le mieux placé pour hériter du trône, conformément aux souhaits de Livie. Cependant, Julie détestait ce descendant de la famille *Claudia* qu'elle

